

Montréal (Canada), 24 décembre, 1907.

Mon cher capitaine,

C'est aujourd'hui veille de Noël et j'en prends occasion pour vous remercier de votre aimable lettre et de la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli mes modestes contes. Jeannette, aujourd'hui mère de famille, a été ravie en apprenant, le jour même où son mari venait d'être élu député, que vous vous étiez intéressé à elle; de même que "Ouisse" mariée, elle aussi, depuis un an; et "Petite Pauline" qui achève ses études. Vous voici donc familier avec presque tous les miens. Hélas! si vous avez lu "Le violon de Santa Claus", vous avez fait aussi connaissance quelque peu avec mon premier né, mon seul garçon, qui est mort à vingt-quatre ans, des fièvres contractées aux Indes. Tant il est vrai que le sourire se mouille d'une larme.

Dites à votre petite chérie que je suis tout ému de savoir qu'elle a pensé aux miens en me lisant, et remerciez votre chère femme, de ma part et de celle de ma femme, à moi, d'avoir bien voulu se glisser un peu dans notre intimité si lointaine, mais bien sincère. Tous nous avons conservé un si bon souvenir de notre passage à Amiens!

Fervents souhaits de bonne année de la part d'un pauvre neurasthénique!

LOUIS FRECHETTE.

Quelle chose délicieuse que cette jolie lettre du poète à un inconnu, d'un Maître à un débutant, — et quelle tristesse de penser que ce pauvre grand cœur ne bat plus! Maintenant, comment répondre? Je ne pouvais continuer à me faire mieux connaître qu'en lui adressant un autre livre, encore un très vécu, celui-là, livre où j'ai noté mes impressions de la frontière, crié bien haut qu'avec le petit soldat français, tel que je l'ai vu à l'œuvre, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, de désespérer jamais. Et cela, il ne se pouvait pas qu'un Canadien n'aimât pas à l'entendre.

Il me répondit en février. Ce fut la dernière lettre reçue. Mais, hélas! la signature seule était de sa main.

Elle m'est très chère, cette pauvre lettre, cependant ce n'est pas comme l'autre, toute de son écriture, où à travers chaque ligne je sentais son regard, son âme, venir à moi et me parler si affectueusement. Un tiers est là, entre nous. Il me faut descendre au bas du feuillet, jusqu'à sa signature, pour le retrouver. Et c'est bien peu, quand on aime, même en pensée.

Montréal, 10 février, 1908.

Mon cher capitaine,

Il y a déjà quelque temps que j'ai reçu votre livre: "Sur les côtes de Meuse", et j'aurais voulu vous en remercier avant aujourd'hui, mais je désirais vous lire auparavant, et puis j'avais trop de choses à vous dire en réponse à votre charmante lettre, tant au nom de mes enfants qu'au mien. Malheureusement mon atroce neurasthénie me défendait tout travail cérébral. Aujourd'hui même une insurmontable nervosité m'empêche de tenir une plume. C'est à peine si je puis dicter quelques lignes à un clavigraphiste charitable. Incapable même de lire deux pages de suite. Pas besoin, n'est-ce pas, de vous exprimer mes regrets de ne pouvoir mieux répondre à vos courtoisies. Une rechute que j'ai eue vers le jour de l'An m'a terrassé.

Pardonnez-moi. Croyez à toute mon affection. Embrassez Anne-Marie pour Jeannette, pour Ouisse et ses autres amis d'Amérique, et que Dieu vous préserve des tortures de la neurasthénie!

Un qui vous connaît trop tard.

LOUIS FRECHETTE.

Maintenant qu'il n'est plus, — à mes chères amies de là-bas, Jeannette, Ouisse, Pauline! — voici que ma pensée s'en va vers un autre grand poète de chez nous, parti lui aussi tout récemment, homme de cœur ardent, de pitié immense, de tendresse délicate. Je veux nommer notre cher François Coppée dont le portrait, le bon regard, en ce moment veille mon travail pendant que j'essaie à faire de mon mieux pour apporter au pied du grand mort que vous pleurez, l'hommage de ma respectueuse et fervente admiration.

Tous deux ont aimé la France et les humbles, tous deux ont dit la sincérité et la beauté de la vie noblement acceptée, avec ses peines et ses sacrifices, tous deux ont magnifié l'effort même dans ses manifestations les plus infimes. Aussi leur œuvre est-elle saine et féconde. Les petits enfants peuvent la lire. Ils ne pourront qu'y puiser des leçons de foi et d'énergie pour plus tard.

Oui, Louis Fréchette, le bon poète canadien, était bien de la vieille souche française. Il avait raison de se dire Français, — Français d'outremer avec cette nuance de regret que l'on sentait en lui, d'exister, d'écrire, si loin de la terre des aïeux. Et nous sommes fiers de lui.

La neige des quelques arpents dédaignés par Voltaire et sa séquelle, la neige de là-bas, si tragiquement ensanglantée jadis, n'a pas étouffé l'âme de l'alouette gauloise trans portée sur les bords du Saint-Laurent il y a trois cents ans par nos pères. Elle a chanté en lui et par lui. Et par delà les mers nous l'avons entendue.

JEAN SAINT-YVES.

Lauréat de l'Académie française.

"LES OISEAUX DU COUVENT"

M. Henry Kowalski, le compositeur et pianiste bien connu, vient de faire éditer la musique qu'il a composée sur la poésie, "Les Oiseaux du Couvent" de notre regretté poète national, Louis Fréchette.

La musique particulièrement entraînante s'adapte bien à la douceur des strophes. Le morceau est dédié à la fille du poète, Mlle Pauline Fréchette.

Le morceau est en vente chez Nordheimer, 589, rue Sainte-Catherine ouest. Nos remerciements à M. Kowalski pour l'envoi d'un exemplaire.

A "Mille-Fleurs", 527, rue Sainte-Catherine-Est, on voit, en fait de chapeaux, des genres tout à fait nouveaux, créations importées, remarquables par leur cachet particulier.

La reine des Eaux Purgatives, c'est
L'EAU PURGATIVE DE RIGA
En vente partout, 25 Cts la bouteille.